

# SAINTE MADELEINE-SOPHIE BARAT

Fondatrice de la Congrégation des religieuses du Sacré-Cœur

## Qui était-elle ?



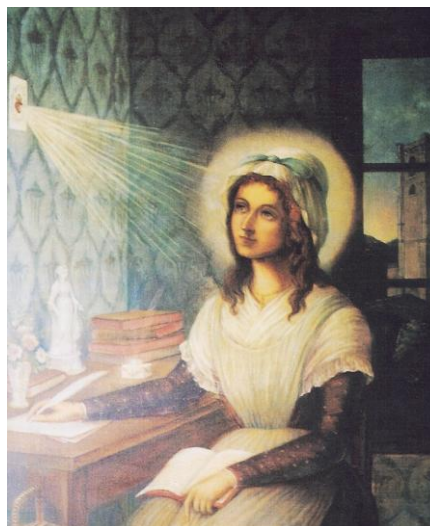
Elle fut d'abord **une petite fille fragile, choyée, pétillante de vie et d'intelligence**. Née, dans la nuit du 13 décembre 1779, dans la petite ville bourguignonne de Joigny, aux lueurs d'incendie d'une maison voisine, elle était prématurée et si frêle qu'on la baptisa dès le matin.

Troisième enfant, elle arrivait dans une famille d'artisans, tonneliers et vigneron, qui jouissaient d'une modeste aisance, et habitait une petite maison de la rue du Puits Chardon (aujourd'hui 11, rue Davier).

A sept ans, elle devint l'élève de son frère Louis, de 11 ans son aîné. Celui-ci enseignait au collège de la ville en attendant l'âge de pouvoir être prêtre. Sous la direction austère de ce dernier, elle fit d'étonnants progrès dans toutes les disciplines profanes et religieuses.

Elle regrettait toutefois de n'avoir guère le temps de se distraire avec des amies de son âge, même à la saison des vendanges et des fêtes traditionnelles dans ce pays de vignobles ! La sévérité janséniste de sa famille aurait pu l'écraser et l'éteindre mais heureusement elle garda sa vivacité primesautière et son caractère joyeux.

Pendant la Révolution, Sophie fut une **adolescente courageuse**. Elle qui se passionnait pour l'étude dut exercer le métier « d'ouvrière en linge » et devint une excellente brodeuse.



Il lui fallait faire le lien entre son père, bon travailleur, mais illettré et sa mère plus fine, sensible et cultivée. Il lui fallut surtout soutenir le courage des siens lorsque son frère fut fait prisonnier par les révolutionnaires et n'échappa à la guillotine que par une intervention providentielle. C'est alors que Sophie découvrit le culte du Sacré-Cœur, et qu'elle mit toute sa confiance dans l'amour du Christ.

Très jeune encore, elle fit preuve de résolution et de générosité quand son frère, libéré par la chute de Robespierre, lui demanda de venir à Paris poursuivre sa formation. Il lui en coûta certes de s'arracher à la tendresse de sa mère, mais elle était résolue à se donner entièrement à Dieu. La Révolution avait fermé tous les couvents et l'offre de son frère lui ouvrait une voie de renoncement et de générosité. A Paris, elle mena pendant cinq ans une vie de prière et d'étude, se consacrant clandestinement à la catéchèse des enfants du quartier du Marais.

En 1800, son frère la présenta au Père Varin qui cherchait à établir une congrégation religieuse féminine fondée sur la spiritualité du Cœur du Christ et vouée à l'éducation. Elle avait désiré entrer au Carmel, l'appel du Père Varin la fit réfléchir. La

culture exceptionnelle qu'elle avait acquise, les besoins d'une société qui sortait peu à peu de la tourmente révolutionnaire et qui manquait de repères n'étaient-ils pas des signes de la volonté de Dieu pour elle ?

Le 21 novembre 1800, elle fit à Paris son premier engagement religieux. Un an plus tard une première communauté s'installa à Amiens, dont elle fut rapidement nommée supérieure. La congrégation qui, pour des raisons politiques, ne put prendre le nom de **Société du Sacré-Cœur** qu'en 1815, s'étendit peu à peu, à Grenoble puis à Poitiers où s'ouvrit le premier noviciat. Elle fut nommée Supérieure générale à 26 ans. Désormais la vie de Madeleine Sophie Barat se confond avec celle de la Société du Sacré-Cœur qu'elle dirige. Elle sillonne la France et l'Europe, allant partout où elle est appelée pour créer des pensionnats. Et elle tient à ouvrir à côté de chacun d'eux une école gratuite, parfois un orphelinat, où affluent les petites filles pauvres pour lesquelles, à l'époque, il n'existait pas d'établissement communal d'instruction.



« Vierge de la Société »

Tableau devant lequel Madeleine Sophie a fait sa première consécration en 1800.

Depuis, il se trouve toujours à la Maison mère des religieuses du Sacré-Cœur

**Cette longue vie religieuse de 1800 à 1865 fut remplie par la prière, le travail, la souffrance, mais aussi des joies profondes.**

**La prière d'abord**, intense prolongée parfois jusqu'à sept heures de jour et de nuit. Pour elle, la foi en l'Amour de Dieu manifesté dans le Cœur de Jésus, était si grande que ce qui comptait c'était de répondre à cet Amour par l'adoration et de Le faire connaître et aimer par tous, dans la terre entière.

Cette prière animait **son immense travail et sa vie tout entière**. Elever les enfants et les jeunes, c'est d'abord les aimer, chercher à les comprendre, respecter leur personnalité naissante, les instruire en éveillant leurs facultés, en exerçant leur jugement, affermir leur volonté, développer en elles le sens des responsabilités. C'est dans cet esprit qu'elle forma les religieuses du Sacré-Cœur à être éducatrices. Sa tâche fut diverse. Elle avait à ouvrir des établissements scolaires, à entrer en pourparlers avec les autorités religieuses et civiles, à acheter ou louer des terrains, à faire construire ou adapter des bâtiments. Elle avait aussi à envoyer dans les divers lieux des équipes de religieuses, à une époque où celles-ci devaient assumer presque seules toutes les tâches d'enseignement, d'administration et de travail matériel. Les établissements une fois créés, il fallait les visiter. Or les voyages, au temps des diligences ou des voitures d'occasion louées à grand peine, étaient longs et difficiles, parfois dangereux.

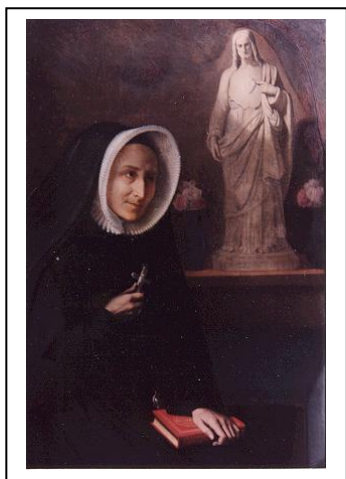


Il fallait aussi entretenir une abondante correspondance pour s'informer, conseiller, encourager.

Elle ouvrit 122 maisons. Plusieurs disparurent, supprimées par les guerres, les persécutions des régimes hostiles ou tout simplement parce que certaines implantations n'avaient pas été judicieuses. A sa mort, en 1865, il y en avait 89 qui étaient

florissantes. Des milliers de jeunes y étaient élevées par 3.550 religieuses. Ces maisons étaient dispersées dans 16 pays d'Europe, d'Afrique et d'Amérique du Nord et du Sud. Dès 1818 elle avait envoyé aux Etats-Unis, Philippine Duchesne - canonisée par l'Eglise en 1988 - qui y ouvrit les premiers collèges dans des conditions très dures de pauvreté.

Ces résultats qui feraient penser à un développement triomphal ne doivent pas faire illusion : ils ne furent acquis qu'au milieu de **grandes épreuves et au prix de la souffrance** : maladies longues et répétées, épidémies qui ravageaient des contrées entières, décimant religieuses et élèves. 1350 religieuses du Sacré-Cœur moururent avant leur fondatrice.



Portrait du peintre Savinien Petit

Des troubles politiques, révolutions, persécutions chassèrent les religieuses de l'Italie du Nord et de Suisse. La Mère Barat dut aussi affronter les contradictions, les calomnies même, contre elle et son œuvre, les dissensions à l'intérieur de la Congrégation par suite de malentendus ou d'incompréhensions. Par deux fois, de 1809 à 1815 et de 1839 à 1843, des crises mirent en péril l'existence même de la Société du Sacré-Cœur. Madeleine Sophie les surmonta avec ses armes habituelles : le silence, l'humilité, la prière qui l'unissait toujours plus profondément à Jésus-Christ. En Lui, elle puisait une espérance inébranlable et un pardon total pour ceux et celles qui la faisaient souffrir.

Que dire **des joies** qui, en contrepartie, illuminèrent sa vie : son union à Dieu, l'approbation et l'appui de l'Eglise à laquelle elle était si profondément attachée, l'estime et l'affection qui répondant à son dévouement plein d'amour, car elle avait un don de relation vraiment exceptionnel. A tous et à toutes, dignitaires ecclésiastiques, princesses, hommes éminents par la culture ou le pouvoir, artisans, religieuses, élèves, parents de celles-ci, elle offrait le même accueil. Elle manifestait tant d'intérêt, une telle qualité d'écoute et de sympathie qu'on la quittait conscient d'avoir été compris et réconforté. Ses préférences allaient aux pauvres et aux démunis pour qui elle avait toujours du temps, des secours et toutes sortes de délicatesses.

Dans sa vieillesse, la seule détente qu'elle s'accordait était de recevoir les petites pensionnaires de la rue de Varenne conduites par leur surveillante. Elles arrivaient à travers les jardins jusqu'à la Maison Généralice, - boulevard des Invalides, aujourd'hui



lycée Victor Durbuy - s'asseyaient autour d'elle sous un grand cèdre... et là se déroulaient de joyeuses conversations. Sainte Madeleine Sophie les écoutait, les interrogeait, répondait à leurs questions, leur faisait distribuer des friandises. C'était une **joie réciproque**, car les enfants savent bien reconnaître qui les aime.

**Sainte Madeleine Sophie mourut à Paris, le 25 mai 1865**, jour de l'Ascension. Elle fut enterrée dans le cimetière de Conflans. Lorsque les religieuses de France furent expulsées par les lois Combes, son corps fut transféré au Sacré-Cœur de Jette (Bruxelles) en 1904. Depuis sa béatification en 1908, son corps très bien conservé repose dans une châsse. Sa canonisation eut lieu en 1925. Un pèlerinage était reconnu par le diocèse de Malines-Bruxelles. Par suite du départ des religieuses de Jette, sa châsse fut transférée le 20 mai 1998 au 31 rue de l'Abondance - 1210 Bruxelles.

Enfin, après plus d'un siècle passé sur le sol belge, une décision importante est prise : le retour au pays natal...La translation de la châsse a eu lieu au mois de juin 2009 : Ste Madeleine-Sophie est désormais honorée dans l'église St François Xavier à Paris où elle vécut tant d'années...

Aujourd'hui, plus de 3000 religieuses s'efforcent de suivre ses exemples et de continuer son œuvre. Dans tous les instituts du Sacré-Cœur, des milliers d'élèves bénéficient de son influence, de sa sainteté et de son amour comme aussi tant de personnes de tous les horizons...

